

Ilana RAMCHAR

Une femme qui  
ne pleure pas

Dijon - Juin 1997

Un journaliste est arrivé ce matin. Dans ce décor perdu, isolé des villes, isolé de la vie, une voiture est presque un événement.

Le journaliste est attendu. Les présentations sont assez brèves. Cette femme connue un peu partout dans le monde, n'est pas facile à rencontrer. Il faut beaucoup de patience, beaucoup d'entêtement pour parvenir à la voir. Pour obtenir qu'elle prenne parfois le temps de parler, de réfléchir ou de s'asseoir un peu.

- Pleurez vous souvent ?

Marie Hélène, réfléchit un peu. Elle cherche dans ses souvenirs, dans ce que lui racontait sa mère ou bien son père quand elle allait le voir occupé dans son dispensaire. Ses yeux sont étonnés quand elle les ouvre à nouveau.

- C'est une drôle de question. Surtout pour la première. Je n'ai jamais eu à y répondre.

Elle a pleuré sans doute quand elle était fillette. Mais c'est si loin. Elle a sans doute pleuré de joie quand elle fut amoureuse et quand elle mit au monde ses enfants. Mais c'est bien loin.

- Il y a tant de misères ici, autour de vous. Pleurez vous quelque fois ?

- Je n'ai jamais pleuré. Ni ici, ni ailleurs.

Un temps de silence est perceptible. Le journaliste est un peu sonné. Ses lecteurs n'attendent pas cette réponse.

- N'avez vous pas des moments de découragement. Une fois seule, ne pleurez vous pas, sur le malheur des autres ?

- Non je ne me souviens pas de cela.

- N'êtes vous pas lasse parfois ?

- Quelque fois je me sens fatiguée.

« Ouf! » Pense t il, son article pourra passer quand même.

- J'ai vu le malheur après bien des années de cécité.

- Voulez vous dire que vous êtes née aveugle ?

- Pas tout à fait à la naissance. J'avais à peine quatre ans.

De quoi faire quelques paragraphes bien sentis.

- Plus tard, bien plus tard, je suis partie pour supprimer le malheur. Mais aujourd'hui je suis plus raisonnable ou plus vieille et j'essaie seulement de l'atténuer. C'est aussi simple que cela.

- Quand avez vous retrouvée la vue ?

- Peu après la mort de mon père. J'avais un peu plus de dix ans.

- C'est un miracle !

- Non. Bien sûr que non. Les miracles n'existent pas ! Je me suis alors souvenu, de ma première pensée lorsque ce malheur de la cécité s'est abattu sur moi. Je m'étais dit tout de suite « Je n'irais plus au dispensaire voir tous ces malheureux ».

- De quel dispensaire ?

- Celui où travaillait mon père. Je l'y rejoignais tous les soirs avec ma mère qui me ramenait de chez la nourrice.

- Et alors ?

- Et alors ? Quand mon père nous a quittées, mon inconscient, qui est beaucoup plus vif que vous, a tout de suite compris que je ne serais plus obligée de voir les malheureux que mon père soignait. J'ai donc retrouvé la vue presque aussitôt.

- Excusez moi madame. Je ne savais pas ...

- Je crois que depuis que je suis toute petite le malheur me déplaît. C'est sans doute pour cela que je n'ai jamais été malheureuse. Le malheur ne me touche pas. Je le trouve absurde parce que inutile. Il me laisse indifférente.

Le journaliste n'écrit pas. C'est sans intérêt. Si le malheur ne la fait pas pleurer il ne vendra plus rien. Son reportage tourne mal.

- Parlez moi de ceux qui viennent ici, dans votre dispensaire du bout du monde.

- Que voulez vous savoir ? C'est un dispensaire banal. Lisez les quelques reportages déjà réalisés. Vous auriez pu vous éviter ce voyage.

- Est-ce parce qu'ils sont brisés par la malchance que vos pensionnaires échouent ici ? Est-ce leur ultime recours ? Parlez moi du dévouement de celles qui les soignent.

- Il n'y a pas de dévouement, mais seulement des êtres humains qui ont décidé de s'aider, de vivre ensemble, l'un pour l'autre.

- Justement. Que faisiez-vous avant de vous dévouer avec autant de générosité et de grandeur d'âme. Parlez-moi de vous.

- J'ai vécu presque cinquante ans pour réussir dans ma vie. Comme vous en ce moment, comme tout le monde, j'ai travaillé pour finalement m'approcher de la mort. L'inéluctable fin quand même. J'avais réussi mais je me suis rendu compte aussi que j'étais devenue vieille et sans rien laisser qui ne s'oublie.

- Mais pourquoi ce soudain dévouement ? Cette bonté ?

- Il n'y a pas de pourquoi sinon qu'ici je ne vieillis plus puisque je n'ai plus rien à réussir.

- Voulez vous dire que c'est maintenant le but de votre vie que d'aider ?

Décidément il ne comprend rien à rien et n'écoute pas les réponses qu'on lui donne. Un vrai journaliste qui ne s'intéresse qu'à ses questions.

- Il n'y a pas de but dans la vie. Elle est comme elle est. Il faut être malade pour croire que vivre c'est courir après de l'argent, des photos, des tables garnies, des avions, des trains, des rendez vous et des scoops. Ici je ne reçois que ceux qui ont été détruits parce qu'ils ont raté l'objectif qu'ils s'étaient fixé et les victimes de la course effrénée de ceux qui ont un but.

Le journaliste ne veut pas de philosophie. Il veut des larmes et du sang qui font les héros.

- Racontez moi les douleurs quotidiennes que vous

prenez en charge, que vous soulagez tant bien que mal, avec les moyens du bord et que vous même et ceux qui vous ont rejoints aident avec tant d'amour et de patience.

C'est l'heure d'un des repas de la journée. La cloche sonne. Une cloche de l'époque coloniale qui fut retrouvée dans l'église effondrée.

- On ne soigne pas avec de l'amour monsieur le journaliste. C'est probablement dans l'article que vous allez écrire que vous avez lu cela. Ici on soigne, on aide, on reconforte avec des moyens physiques et avec de l'argent. Jamais votre journal ne nous a versé quoi que ce soit. Vous vous contentez de vendre le malheur et de le dénoncer parce qu'il vous rapporte. Mais vous n'envisagez pas de le supprimer.

L'attaque est directe. Il ne s'attendait pas à cela. Il n'a jamais imaginé venir en aide à ces gens. Il se sent pris dans un piège. Il a seulement appris à se faire une place au soleil. En sortant des écoles on ignore tout de l'ombre.

- Aider les gens c'est leur fournir des outils et des matériaux pour qu'ils construisent leur toit, qu'ils cultivent leur terre, qu'ils recueillent l'eau et qu'ils irriguent. Les aider ce n'est pas les empêcher de mourir. D'ailleurs ils ne le demandent pas. Ils savent qu'on doit tous mourir. Mais ils veulent qu'on leur permette de vivre.

Elle aide un enfant qui soutient tant qu'il peut une vieille dame qui est peut-être sa mère ou sa grand mère.

- Ils ont leur amis et ils s'en créent en s'entraînant, en bâtissant ensemble. Peu importe que ceux qui les aident les aiment ou non.

Le journaliste n'est pas là pour écrire un discours de la méthode, de la volonté ou de la raison. Il est là pour de l'émotion, du malheur, du drame. Il est venu pour expliquer à ses lecteurs qu'il y a bien pire que leur sort et qu'ils n'ont pas à se plaindre.

- Au revoir madame. Au nom de mes lecteurs je vous

remercie de tout ce que vous faites ici.

La femme qui ne pleure pas, s'en va au milieu de ceux qui viennent de s'asseoir un peu partout. Elle s'assoit aussi pour partager la nourriture avec eux. Elle ne salue même pas le journaliste. Il n'existe déjà plus. Elle les sert, leur parle, les reconforte. Elle prend des nouvelles de leurs douleurs.

Le journaliste s'en va reconforter les peuples occidentaux. Il va leur dire qu'ils n'ont rien à craindre, qu'ils disposent des moyens nécessaires afin de produire assez de richesses pour ne pas mourir. Il va leur dire que des gens s'occupent des pauvres, des malheureux, des malades, loin de chez eux. Ils peuvent dormir en paix et continuer de tout dilapider. Ils peuvent continuer de ne penser qu'à eux.

Il ne posera pas la question qu'ils n'attendent pas. Il ne se demandera pas si le système de leur vie ne crée pas ces misères lointaines. Il leur dira seulement que l'abbé Pierre et sœur Thérèse sont là pour s'occuper de leur conscience et qu'ils ont bien mérité leur place en tête du hit parade de ceux qu'ils apprécient le plus.

Juin 1997